

CULTE À SAINT-GUILLAUME

27 avril 2019

- Matthieu 10, 34-39
- Jean 14, 25-27

Chers amis, chers frères et sœurs en Jésus-Christ,

Croyez-vous que **l'Évangile soit un message de paix** ? Eh bien, non, désolé de vous le dire, le Christ n'est pas venu pour nous enseigner à vivre en paix les uns avec les autres... « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée », dit-il. Donc, l'Évangile n'est pas un message de paix... Enfin, tout dépend de ce que vous entendez par « paix »... Car le Christ nous dit aussi : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix ». Comment comprendre ce grand écart, cette contradiction apparente dans les paroles de Jésus ? Là encore, tout dépend de quelle paix nous parlons. Alors, pour vous, qu'est-ce que la paix ? Si nous faisons un sondage entre nous, nous aurions pléthore de définitions, pléthore de représentations. Car il n'y a pas de mot à la fois plus ambivalent, plus polysémique, et plus galvaudé que celui-là. Il s'agit en effet d'un terme qui est employé dans des sens et des situations extrêmement divers et variés, depuis la « paix des ménages » jusqu'à la « paix des cimetières », là où les morts « reposent en paix ». À laquelle de ces « paix » aspirons-nous ? Mais notre terme est également galvaudé parce qu'il se trouve employé à tort et à travers, depuis le proverbe latin : « *Si vis pacem, para bellum* », « *Si tu veux la paix, prépare la guerre* », jusqu'à l'expression familière : « Fichez-moi la paix ! »

Ce qui est clair, c'est **qu'il y a une différence fondamentale entre la paix que donne le monde, et la paix que nous laisse Jésus** : « Je ne vous la donne pas comme le monde la donne ». Toutes nos images de la paix sont donc à revisiter, et peut-être à récuser. Comme le dit Lanza del Vasto, « on appelle guerre la guerre qui éclate, et on appelle paix la guerre qui se cache ». Est-ce à cette paix que nous aspirons, et est-ce celle que Jésus nous donne : la paix qui repose sur un ordre social injuste et qui de ce fait génère par elle-même la prochaine guerre ? Elle est la paix porteuse de guerre, génératrice de guerre dans son essence même, la paix dont la guerre est l'enfant naturel, la paix qui accouche logiquement de la guerre. Le psalmiste affirmait déjà que : « Justice et paix s'embrassent » (Ps 85, 11), c'est-à-dire qu'elles sont indissociables. Il ne suffit donc pas, comme le stigmatisaient en leur temps Jérémie et Ezéchiel, de réclamer ou de proclamer : « Paix, paix ! », pour la faire advenir (Jr 6, 14 ; 8, 11 ; Ez 13, 10). Encore faut-il en payer le prix. **La paix que Jésus nous laisse n'est ni une paix injuste, ni une paix d'incantation. Le Christ préfère l'épée à ces fausses paix.**

À l'époque de Jésus, on peut distinguer **deux principales conceptions de la paix** : celle que désigne le mot latin « pax », et celle que désigne le mot hébreu « shalom ». Le Nouveau Testament est écrit en grec, et c'est le terme « eirénéè » qui va traduire aussi bien le « shalom » biblique que la « pax » romaine. **La « pax »** (j'ai bien dit **la « pax »** et non pas **le « PACS »**...), la « pax » latine signifie la paix, mais signifie aussi le pieu, la borne, le poteau fiché en terre qui indique une frontière, une limite. La « *pax romana* », c'est cet espace délimité au sein duquel règne l'ordre romain. Cette première conception de la paix désigne donc un ordre, un état de non-guerre, l'absence de conflits apparents (mais seulement apparents !). Comme un poteau fiché en terre, on se « fiche » la paix quand on établit des frontières entre nous, quand on s'éloigne les uns des autres. C'est bien de la « pax » qu'il est question dans le proverbe : « *Si vis pacem, para bellum* ». Et le plus difficile à entendre, c'est que cette « pax », cette fausse paix, se loge dans les relations familiales les plus quotidiennes : c'est pourquoi Jésus est venu non pas apporter la « pax », mais l'épée et la division là où règne la « pax », car **il faut commencer par déconstruire la « pax » pour construire le « shalom »**.

La seconde conception de la paix est donc celle qu'exprime le mot hébreu « shalom ». Le « shalom » ne désigne pas seulement l'absence de guerre, ni même le contraire de la guerre, mais l'harmonie, le bien-être, la joie d'être ensemble. Le « shalom » est en effet une bénédiction, une manifestation de la grâce divine, et un état de plénitude. Cela n'a donc pas grand-chose à voir avec la « pax ». D'un côté, la « pax » est un ordre imposé par la force militaire ou par les habitudes et les coutumes, qui occulte tous les conflits latents, et masque les troubles qui agitent les cœurs. De l'autre, le « shalom » est l'harmonie, la réconciliation, la paix intérieure, le bonheur en plénitude. Cette paix du cœur est d'ailleurs, selon Paul, l'une des manifestations du fruit de l'Esprit (Ga 5, 22). On l'a bien compris, **la paix que le monde donne, c'est la « pax », la paix que Jésus nous donne, c'est le « shalom »**.

Or il apparaît que ces deux conceptions de la paix se sont côtoyées tout au long de l'histoire, et **sont encore bien présentes aujourd'hui**. Par exemple, le Traité de Versailles, dont nous commémorons le centenaire cette année, est un exemple typique de la « pax », dont on a vu par la suite les conséquences. Et on pourrait prendre bien d'autres exemples plus récents de paix injustes. La question se pose alors de savoir si le « shalom » peut surgir dans les relations internationales, ou bien se limite aux relations interpersonnelles. Pour ma part, j'ai la faiblesse de croire qu'un embryon de « shalom » peut surgir dans les cœurs et déboucher au niveau des relations entre communautés ou entre États. On pourrait citer la réconciliation franco-allemande ou la fin de l'Apartheid en Afrique du Sud. En 1988, j'ai été témoin de ce qui s'est passé en Nouvelle

Calédonie : une guerre civile enrayée par une mission de médiation et de dialogue, qui, par le biais des Églises, a conduit ceux qui la veille encore se tiraient dessus, à se serrer la main et à se reconnaître. **Comment ne pas voir là des manifestations de l'Esprit qui insuffle le « shalom » ?**

Cependant, si l'on peut repérer des embryons de « shalom » ici ou là, le « shalom » ne sera pleinement réalisé qu'à la fin des temps, comme l'annonce le prophète Esaïe : « De leurs épées ils forgeront des pioches, et de leurs lances ils feront des faucilles. Il n'y aura plus d'agression d'une nation contre une autre, on ne s'exercera plus à la guerre. (...) Le loup séjournera avec l'agneau, la panthère aura son gîte avec le chevreau, le veau et le lionceau se nourriront ensemble, et un petit garçon les conduira » (Es 2, 4 ; 11, 6). Ainsi, toute la création, et non seulement le monde des hommes, sera restaurée dans son intégrité. Le faible sera l'ami du fort, et non plus sa proie. On a du mal à croire à ces images idylliques d'une harmonie universelle, qui ne nous semblent en tout cas pas pour demain.

On le dit d'ailleurs bien souvent : « Tout cela, ce n'est pas pour demain. Le Royaume des cieux n'est pas pour demain. La paix n'est pas pour demain... » Eh bien, précisément, **la paix n'est pas pour demain, parce qu'elle est... pour aujourd'hui !** En effet, la paix est pour aujourd'hui, car si Esaïe parle au futur, Jésus, pour sa part, parle au présent, et il a même parlé au présent il y a deux mille ans. « Heureux les artisans de paix, car ils seront appelés fils de Dieu » (Mt 5, 9), dit la septième Béatitude : la promesse d'être appelés « fils de Dieu » est au futur, mais la béatitude est présente. André Chouraqui traduit « Heureux » de manière moins statique, plus dynamique : « En marche » (aucune allusion politique...), « En marche, ceux qui font la paix ». C'est une invitation à se lever et à aller de l'avant pour faire régner la paix que nous avons reçue. Et dans ses derniers entretiens avec ses disciples : « C'est la paix que je vous laisse, c'est ma paix que je vous donne. Je ne vous la donne pas comme le monde la donne ». Tout cela est au présent. Jésus nous donne sa paix, le « shalom », l'harmonie, la paix intérieure, la plénitude, dès maintenant.

Comment comprendre cette expression : « Jésus nous donne le « shalom » dès maintenant » ? Tout d'abord, il l'a donné à ses disciples, il y a deux mille ans, au moment même où il allait mourir, dans ses discours d'adieu. Il n'a pas **souhaité** la paix à ses disciples, il la leur a **donnée**, en sachant que leur cœur allait se troubler, et qu'ils allaient être submergés par l'inquiétude et par l'angoisse, lors de son départ. Quand on sait quelle a été attitude des disciples dans cette nuit-là, nous pouvons en conclure qu'ils n'ont pas su recevoir le « shalom » que Jésus leur a donné. **Le don ne suffit pas, la capacité de réception est requise pour que le « shalom » se déploie.**

Et nous-mêmes, savons-nous recevoir le « shalom » que Jésus nous donne ? C'est-à-dire : savons-nous recevoir Jésus lui-même, « prince de la paix » (Es 9, 5), celui qui « est notre paix » (Ep 2, 14), qui incarne donc cette paix dans sa propre personne ? En effet, de même que lorsqu'il dit aux pharisiens : « Le Royaume de Dieu est au milieu de vous » (Lc 17, 21), alors qu'il est au milieu d'eux, sans doute parle-t-il ici de lui-même, et s'identifie-t-il à la paix comme il s'identifie au Royaume. C'est donc en communion avec Jésus-Christ que nous entrons dans le Royaume et que nous recevons ce « shalom » qu'il nous donne. Le Royaume de paix, le Royaume de « shalom » est à la fois déjà là et pas encore là, et **nous endurons la tension entre le « déjà » et le « pas encore » du Royaume de paix.**

Comment comprendre ce « shalom » ? Eh bien, chers amis, au risque de vous décevoir, **nous ne pouvons comprendre ce « shalom » que Jésus nous donne** : comme le dit Paul aux Philippiens, ce « shalom » de Dieu « dépasse toute intelligence » (Phi 4, 7). Le « shalom » de Dieu transcende la compréhension humaine : nous ne pouvons donc que le recevoir, et l'accueillir. Une fois ce « shalom » reçu dans notre cœur, une fois réconciliés avec Dieu à l'initiative de Dieu lui-même, nous sommes invités à devenir « artisans de « shalom ». Nous sommes invités à nous réconcilier avec nos frères, à instaurer des relations nouvelles avec eux. L'espérance de la paix n'est plus une utopie d'harmonie universelle, elle mène à une éthique active du combat pour la paix, elle conduit à semer des graines de « shalom », à développer des embryons de « shalom ». Comment est-ce possible ? Théodore Monod disait que le christianisme n'a pas échoué, parce qu'en réalité il n'a jamais encore été essayé... ! Alors essayons ! Essayons dès aujourd'hui ! **Recevons le « shalom » que Dieu nous donne en Jésus-Christ, et disséminons-le autour de nous !**

Mais, me direz-vous, ce Dieu est-il vraiment un Dieu de paix ? Car la Bible parle bien du « **Dieu des armées** » ! En effet. J'ai toujours été gêné par cette expression, jusqu'à ce que je comprenne qu'il fallait écrire « désarmé »... en un seul mot ! L'honnêteté m'oblige à préciser qu'il s'agit là d'un jeu de mots qui n'a aucun fondement étymologique ni exégétique. Il n'empêche que ce n'est pas qu'un jeu de mots : cette formule exprime une profondeur spirituelle, mais aussi une vérité dogmatique. Selon Zacharie, « ce n'est ni par la puissance ni par la force, mais par mon Esprit, dit l'Eternel des armées » (Za 4, 6). Ce que l'inscription choisie pour figurer sur la façade de la grande Synagogue de la paix à Strasbourg, synthétise ainsi : « Plus fort que le glaive est mon Esprit ». Si l'Eternel des armées (en deux mots) renonce à la puissance et à la force, c'est bien qu'il choisit d'être désarmé (en un seul mot)... Et surtout, en Jésus-Christ, le « Dieu des armées » (en deux mots) s'est « désarmé » (en un seul mot) ! Le Dieu « désarmé », c'est Jésus-Christ qui s'est présenté désarmé devant ses

ennemis, et qui a préféré subir le mal pour nous enseigner à ne plus le commettre. **Pour nous enseigner à recevoir sa paix qu'il nous donne, et à la diffuser en nous mettant... en marche !**

Chers amis, croyez-vous que l'Évangile soit un message de paix ? Eh bien, non, ou plutôt oui et non. **Non si la paix c'est la « pax », mais oui si la paix c'est le « shalom ».** « *Si vis pacem, para bellum* », disaient les Romains. « *Si vis shalom, para shalom* », pourrions-nous répondre (ce qui est un peu plus cohérent). Si tu veux la paix que donne le monde, prépare la guerre. Mais **si tu veux recevoir la paix du Christ, prépare-toi à la recevoir, n'endurcis pas ton cœur, désarme-toi au contraire, prépare son chemin, aplanis ses sentiers. Si tu veux la paix, prépare la paix.**

Amen.